

J'ai presque peur en vérité – Paul Verlaine
La bonne chanson (09/03/2007)

J'ai presque peur en vérité,
Tant je vois ma vie enlacée
A la radieuse pensée qui m'a pris l'âme l'autre été,

Tant votre image à jamais chère,
Habite en ce cœur tout à vous,
Mon cœur uniquement jaloux
De vous aimer et de vous plaire ;

Et je tremble, pardonnez-moi
D'aussi franchement vous le dire,
A penser qu'un mot, un sourire
De vous est désormais ma loi,

Et qu'il vous suffirait d'un geste,
D'une parole ou d'un clin d'œil,
Pour mettre tout mon être en deuil
De son illusion céleste.

Mais plutôt je ne veux vous voir,
L'avenir dût-il m'être sombre
Et fécond en peines sans nombre,
Qu'à travers un immense espoir,

Plongé dans ce bonheur suprême
De me dire encore et toujours,
En dépit des mornes retours,
Que je vous aime, que je t'aime !

Rain can be your friend (31/05/2007)

Rain can be your friend
(La pluie peut être ton amie)
Rain can be your friend

Comment avons-nous fait l'amour ?
Étais-je gaie, étais-je tendre ?
Était-elle dans mes pensées
Cette pluie fine de bel été ?
Avons-nous parlé jusqu'au jour ?
Et t'ai-je parlé de l'attendre ?
Ca n'est un secret pour personne
Je suis heureuse quand elle me sonne

Rain can be your friend
(La pluie peut être ton amie)
Rain can be your friend

Cette pluie fine, c'est ma vie
J'avais improvisé un lit
Bleu la couleur, la couverture
Où sont passés tes yeux azur
Gris dans le ciel, le nuage
M'invite à te voir en voyage
Le corps d'un autre, n'en parlons plus
Faire comme si il n'avait pas plu

Rain can be your friend
(La pluie peut être ton amie)
Rain can be your friend

Presque une enfant... Sonnet à Orphée de Rainer Maria Rilke (20/02/2005)

Orphée :

« Presque une enfant, et qui sortait
De ce bonheur uni du chant et de la lyre,
Et brillait, claire, dans ses voiles printaniers,
Et se faisait un lit dans mon oreille.
(Et se faisait un lit dans mon oreille)

Elle dormait en moi. Tout était son sommeil.
Les arbres jamais admirés, et ce sensible
Lointain, et le pré un jour senti,
Et tout étonnement qui me prenait moi-même.
(Etonnement qui me prenait moi-même)

Elle dormait le monde. Dieu poète,
Comment la parfis-tu pour qu'elle n'eût désir
D'abord d'être éveillée ? Elle parut, dormit.
(N'eût désir d'abord d'être éveillée ?)

Où est sa mort ? Ah ! ce motif,
L'inventerai-je avant que mon chant se dévore ?
Où sombre-t-elle, hors de moi ?... Une enfant presque...
(Une enfant presque...
Avant que mon chant se dévore ?
Où sombre-t-elle, hors de moi ?... Une enfant presque...
Une enfant presque...) »

Hier au soir – Victor Hugo
Les contemplations – I, Autrefois (13/03/2007)

Hier, le vent du soir, dont le souffle caresse,
Nous apportait l'odeur des fleurs qui s'ouvrent tard ;
La nuit tombait ; l'oiseau dormait dans l'ombre épaisse.

(Hier au soir)

Le printemps embaumait, moins que votre jeunesse ;
Les astres rayonnaient, moins que votre regard.

(Hier au soir)

Moi, je parlais tout bas. C'est l'heure solennelle
Où l'âme aime à chanter son hymne le plus doux.
Voyant la nuit si pure, et vous voyant si belle,

(Hier au soir)

J'ai dit aux astres d'or : Versez le ciel sur elle !
Et j'ai dit à vos yeux : Versez l'amour sur nous !
(J'ai dit aux astres d'or : Versez le ciel sur elle !
Et j'ai dit à vos yeux : Versez l'amour sur nous !)

(Hier au soir)

Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là (13/11/2007)

Mon Dieu, j'ai peur un peu, beaucoup, je crois en vous
Qui avez vu mes peines ; je me repens de tout !
Car si j'ai fait du mal, c'était bien malgré moi
Mais prisonnier des chaînes, mon corps aura pris froid...
Vaine quête d'amour, odieuse solitude
D'un voyageur fou en mal de complétude
Qui s'est perdu souvent dans des dédales sombres
Où manquait la chaleur, reclus de la pénombre,
Mais qui se relevait ; c'était acte de foi
Que de recommencer à redire : « Je crois ! »
En dépit de ces masques qui lui dissimulaient
Le véritable « je » auquel tu l'associais...
J'ai souffert bien des nuits et j'ai pleuré souvent
Sur la désolation du corps sans l'amant
Mais vois l'épuisement où m'a jeté la quête
Les plaies et les blessures traumatiques et secrètes !
N'as-tu pitié de moi, pourtant ta créature !
Pour ne pas me donner la puissante envergure
Celle dont j'ai besoin pour atteindre les cimes
Qu'on ne touche sinon au cœur de l'intime ?
Suis-je si monstrueux, nauséeux, parjure, vile
Que je ne puisse rien qui soit un peu utile
A ce monde en déroute aux valeurs chancelantes
Où toute humanité s'avère désolante ?
J'ai traqué l'ennemi, le faux frère, le mensonge
La colère et l'orgueil sont deux fléaux qui rongent
Les chairs de nos vies, la beauté, la nature
Mais qui donc entendit les cris de la torture
Qu'on inflige à la terre, à l'homme juste et bon
Quand tout se qui importe est le prix du charbon ?
Mais parmi tous les maux, le pire de tous hélas !
Est la haine en son cœur, pour son frère, qu'on ressasse
Jusqu'à la satiété et le sadisme aidant
L'homme est loup pour son frère, et c'est là l'ascendant
L'on atteint des sommets ; brillante est l'accession
Aux beaux fruits de la honte. Nommez-la corruption !

Pour ce qui me concerne, et tu le sais fort bien,
Mon mal est dans l'absence, et carence du lien
Qui fait que l'on est UN mais deux en apparence
Mais si l'autre est manquant, l'UN n'est que l'impuissance
Les outils ne sont rien sans les bras qui les portent
Et nos amours ne sont alors que feuilles mortes !
Les saisons font la vie, pourquoi se rebeller ?
Si les amours sont mortes, elle ne sont pas bien nées !
Mais si les masques tombent tels des poupées russes,
A l'autre l'on succombe, c'est poire que l'on suce !
C'est donc toi qui derrière fomentait tout cela !
Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là !
Toi qui mouilla mon cœur de ces larmes salées
Jusqu'à le rendre sec, tout rouillé, oxydé,
Telle une épave oblongue oubliée dans la mer
De couleur anthracite sous des nuées amères...
C'est l'image que j'ai de ton immensité
Si ce que tu m'infliges n'est qu'ombre et vacuité
Quand mon cœur assoiffé te supplie, te réclame :
Va, je te le demande : vas-tu libérer l'âme
De ce pauvre proscrit, en exil en sa vie
Dont la lumière étrange éblouit d'infini ?
Les outils ne sont rien sans les bras qui les portent
Car nos amours ne sont alors que feuilles mortes !
Mais si les masques tombent tels des poupées russes,
A l'autre l'on succombe, c'est poire que l'on suce !
C'est donc toi qui derrière fomentait tout cela !
Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là !
Laisse-moi m'absorber dans ce regard-là...
Dont la lumière étrange éblouit d'infini...
L'UN fini...

Tendres et épris l'un de l'autre (15/06/2002)

Moi, je ne savais plus écrire. Mon cœur disait non, tout le temps.
Il rechignait à ce soupir, et cet étrange firmament
Où tu parlais d'absolution quand je ne savais plus que dire,
Ni penser, ni même réfléchir à ce que désire l'âme au fond.

Refusant les embruns nocturnes, délivrant ivre de passion,
Les plaintes de l'amoureuse, dans son intime floraison.

Oh, viens ma douce, que le temps vienne,
Où seront libres les amants, dégagés, libérés des peines,
Et souffrances lourdes de tourments.

La solitude ne sera plus qu'un mauvais rêve d'oiseau déchu,
Pour le poète triste et rebelle, qu'un âpre souvenir de plus.

Quand deux hirondelles dans le ciel, se jurant amour éternel,
Éternelles, et éternellement, s'adoreront dans le printemps.
Nous irons chérir la nature, sauvage, tout comme il se doit,
Honoré les bois d'aventures volages en d'intimes émois.

Je remarquais que mon exil n'avait de sens que pour toi,
Et la force, comme la sépulture, que tu aurais voulue pour moi :

Un lit de beauté bleu azur, où nos bouches iraient s'embrasser,
Un nid douillet, un cocon pur, où nos âmes iraient s'épancher.

Et je mêlais peintre et poète, chaque matin que Dieu faisait,
Arthur et Vincent de la fête, réincarnés dans ma pensée,
Faisaient un signe de la tête. Non, un hochement, têtue, hagard,
Mais acquiesçant, sereins d'espoir, à ma quête irisée de gloire.

A part toi,
Je ne veux rien vivre.

Le comprends-tu, mon cher amour ?
Faut-il que sur mon bateau ivre, moi, je t'emmène faire un tour ?
Quand, dis-moi, mon aimée, ma reine, viendras-tu
Me faire l'amour ?

Dans la nuit étoilée, j'égrène
Les astres qui sans toi restent sourds.

Que fais-tu, à cette seconde ? Où se posent donc tes yeux aimants ?
Sur quelle beauté céleste et ronde, te concentres-tu ardemment ?

Je ne sais, je n'ai que mes rêves pour me guider dans mes errances.
Somnambule, je languis, ma trêve, et abhorre la véhémence,
Qui, en mon cœur, se fait déesse, impétueuse, ridicule engeance,
Quand c'est la douceur que j'aime, et la vérité que j'encense.

Combien de romans, de poèmes me faudra-t-il pour t'émouvoir,
T'amener jusqu'au don suprême où il n'est plus question de voir les fautes
Et les imperfections d'un cœur blessé, à l'abandon,
D'un visage pâle, blême et livide en manque de respiration ?

Combien de fleurs inventées, de paysages désœuvrés
Issus d'une imagination fêlée et dérégulée par ton absence,
Sombre pensée, maudite transe, me faudra-t-il pour allumer ton désir fauve d'hyménée ?
Non, ne va pas penser, ma belle, que je te harcèle de pressions,
Chantages et autres parcelles vives de mon aliénation.
Je vais mieux et j'ai guéri celle qui naguère était déraison.

Tu le sais, et tu m'en sais gré, et même si ça n'est pas assez,
On nettoie ici les empreintes que les coups en moi ont laissées,
Les ruses fourbes et les feintes,
Les non-dits, les défunts secrets.

J'avance vers toi, mon amour, et qu'il est long le long chemin
Alliant le présent au toujours, et le crépuscule au matin.
Toi, tu ne sens pas la détresse ni la faiblesse qui dit non,
Tu ne connais que la sagesse, le calme et tes ouïs sont féconds.

Moi, tu vois, j'ai le goût du drame, même si je veux m'en séparer,
Ma barque sur l'eau est sans rame. Je me sens nue, désemparée
Quand le doute, comme la fine lame, de ma lumière vient s'emparer.

Pardonne-moi d'être si lente, si oscillante dans le danger,
Bien que ton cœur soit dans l'attente d'une âme sereine toute baignée
De la clarté reconnaissante d'un Dieu qui en moi déploierait
Les arcanes d'une vie qui chante l'époustouflante liberté.
Mais, je t'en prie, sois plus présent. J'ai besoin de toi pour aller
De l'avant et de la tourmente me sentir à jamais sauvée.
Aide à faire naître la douceur, la chaleur, la tendre insouciance
De l'enfant en moi qui arpente le labyrinthe de l'ennui,

Solitaire dans sa nuit immense, quand il n'entend plus que son cri,
Privé de paix et de confiance, d'amour et de tendresse aussi.
En proie à mes démons, les sens, le mauvais rêve se poursuit,
Qui me mure dans la violence du non quand je voudrais dire oui.

Oui à la vie, oui à l'enfance, oui aux deux moitiés réunies.
Oui à la magie, l'innocence de ce cœur qui en toi grandit.
Oui au plaisir, à la caresse, tu l'entends, n'est-ce pas, dans la nuit,
Quand, pensant à toi, ma jouissance me le fait dire, là : Oui ! Oui ! Oui !
Dis-moi que tu le sens pareil, quand nos deux esprits se rencontrent
Et s'unissent à l'aube sans sommeil, tendres et épris l'un de l'autre.
Dis-le moi, fais-le moi savoir que nos deux âmes se réclament,
Que tu me cherches, que tu me trouves, sereine et libérée du drame.

Belle métaphore onirique, je te suis à jamais dévouée
Dans cette étreinte hypothétique où tu nous aurais rassemblées.
Rassemblées.

Réversibilité – Charles Baudelaire
Les fleurs du mal – Spleen et idéal – XLV (01/07/2004)

Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ?
Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse ?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre et des larme de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,
Et de nos facultés se fait le capitaine ?
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine ?

Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres,
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres ?
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres ?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides ?
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourrant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté ;
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !
(Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !)

L'amarre (28/11/2007)

Je te ressemblerai
Je serai ton portrait
Tout toi tout craché
(elle lui disait...)

Nous nous aimerons
Sans fin dans la maison
Toi tu joueras Chopin
(elle écrivait...)

Le temps qui nous sépare n'est rien pour nous
Qu'une simple amarre qu'on va larguer, c'est tout !
Qu'une simple amarre... mais le voilier !
Notre voilier...
La voile y est !
La voile y est...

La senteur de la rose
Le chant de mésanges
Le pommier en fleurs
(elle lui disait...)

Je te trouverai dans le jardin
« Tu m'as manqué ! »
T'embrasserai
(elle écrivait...)

Le temps qui nous sépare n'est rien pour nous
Qu'une simple amarre qu'on va larguer, c'est tout !
Qu'une simple amarre... mais le voilier !
Le temps qui nous sépare n'est rien pour nous
Qu'une simple amarre qu'on va larguer, c'est tout !
Qu'une simple amarre... mais le voilier !
Notre voilier...
La voile y est !
La voile y est...
Le temps qui nous sépare n'est rien pour nous
Qu'une simple amarre qu'on va larguer, c'est tout !
Qu'une simple amarre... mais le voilier !
Notre voilier...
La voile y est !

Chanson en or revisitée (1988-21/11/2008)

Chanson en or pour mon bébé
Qui se croit seul, abandonné
Mais moi je l'aime à en crever
Je ferai tout pour le trouver

Marcher toute seule dans les rues
Le cœur gonflé, à moitié nue

Juste pour l'or d'un encore
Avec lui changer de décor
Me tenir tout contre son corps
Même si le monde n'est pas d'accord

Chercher partout, crier son nom
Dans toutes les gares, sous tous les ponts

Tout pour deviner son visage
Qui vaudra tous les paysages
En passant par les lacs, les plages
Les montagnes et les pâturages

Lancer des bouteilles à la mer
Si c'est tout ce qu'il reste à faire

Pour l'atteindre et le toucher
En pleine lumière, en pleine clarté
L'éternité pour nous aimer
Et une mer bleue pour voyager

Tout oublier, les chiens, les rires
Mais découvrir son sourire

Chanson en or pour mon aimé
Qui n'est plus seul, abandonné
Je l'ai aimé à me damner
Dans les enfers, l'ai trouvé

Qui marchait seul dans les nues
Le cœur rimé, la moitié lue

Des gens comme toi, impressionnistes (16/11/2007)

Je ne puis vivre
En ton absence
Tu es un livre
Une évidence
Je ne suis ivre
Qu'en ta présence

Le savais-tu
Que ça existe
Des gens comme toi
Impressionnistes
Qui font de moi
Une pianiste ?

Savais-tu que
Dans ces régions
Tu es le je
Je suis le son
Et l'arpège
Nous correspond ?

C'est une lettre
Que je t'envoie
Pour me remettre
De mon émoi
Car tu es l'être
Qui lis en moi

Voie, le soleil
Voile radieux
Vois le réveil
Là dans mes yeux
Vole pareille
Puis monte aux cieux

Tu le savais
Que ça existe
Des gens comme toi
Impressionnistes
Qui font de moi
Une pianiste